

# Voyage oublié

© 1993, ayants droit de Silvina Ocampo  
Titre original : *Viaje olvidado* (1937)  
Emecé editores SA, Grupo editorial Planeta SAIC

© 2025, *des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française  
33-35 rue Jacob, 75006 Paris  
[www.desfemmes.fr](http://www.desfemmes.fr)

ISBN : 978-2-7210-1396-5  
EAN : 9782721013965

Silvina Ocampo

Voyage oublié

Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Anne Picard

*des femmes*  
Antoinette Fouque



## VERRIÈRE DE TOIT

La grille de l'ascenseur était ornée de fleurs au calice doré et au feuillage ondoyant en fer forgé noir où, lorsqu'on est triste, les yeux s'accrochent en voyant se dérouler les câbles de l'ascenseur, comme hypnotisés par ces grands serpents.

C'était la maison de ma plus vieille tante chez qui l'on me conduisait le samedi. Au-dessus du hall de cette maison avec sa verrière de toit se trouvait une autre maison mystérieuse où, à travers les vitres, on pouvait voir vivre une famille aux pieds auréolés tels des saints. De frêles silhouettes s'élevaient au-dessus du reste des corps auxquels appartenaient ces pieds, ombres toutes plates comme les mains entrevues à travers l'eau du bain. Il y avait deux petits pieds et trois paires de grands pieds, dont deux avec des talons hauts et fins qui faisaient de petits pas. Des malles voyageaient dans un bruit d'orage, pourtant la famille ne voyageait jamais et restait assise dans la même pièce vide en dépliant des journaux tandis que des airs jaillissaient sans discontinuer d'un pianola qui semblait arrêté sur la même note. De temps en temps, des voix rebondissaient comme des balles sur le sol puis s'étouffaient sur le tapis.

Par une nuit d'hiver, neuf heures sonnaient à une très haute horloge en bois qui poussait comme un arbre à l'heure du coucher ; par les interstices des fenêtres aux lourds rideaux

qui sentaient toujours la naphthaline, des courants d'air glacés entraient, agitant l'ombre tropicale d'une plante en forme de palmier. La rue était pleine de vendeurs de journaux et de fruits, tristes comme des adieux dans la nuit. Il n'y avait personne ce jour-là dans la maison d'en haut, on ne distinguait rien que les faibles pleurs d'une petite fille (qu'on venait d'embrasser pour qu'elle dorme mais qui ne voulait pas dormir), et l'ombre d'une jupe déguisée en tante, diable noir aux pieds chaussés de bottines telle une institutrice perverse. Une voix aux sourcils froncés et aux cheveux en fil de fer criait « Celestina, Celestina ! », faisant de ce prénom un abîme très sombre. Et après que les pleurs se furent peu à peu calmés... deux petits pieds nus apparurent, sautant à la corde ; une cascade de rires tombait des pieds nus de Celestina en chemise de nuit et un bonbon dans la bouche. Sa chemise de nuit formait un nuage sur les vitres vertes carrées. La voix appartenant aux pieds chaussés de bottines s'amplifiait : « Celestina, Celestina ! » Les rires lui répondaient de plus en plus fort, toujours plus fort. Les pieds nus continuaient à sauter à la corde en dansant tandis que chantait une boîte à musique surmontée d'une poupée.

On entendit alors des pas démoniaques de bottines toutes noires, attachées par des lacets qui, lorsqu'ils se dénouaient, pouvaient déclencher des accès de rage mortels. La jupe aux ailes de démon voltigea de nouveau au-dessus de la vitre ; les pieds nus cessèrent de sauter ; les pieds se couraient après en cercle sans parvenir à s'atteindre ; la jupe courait après les petits pieds nus, tendant les bras, toutes griffes sorties, une mèche de cheveux resta alors dans les mains de la jupe noire et des cris de cheveux tirés retentirent.

Le lacet noir d'une bottine se défit et fit trébucher la jupe furieuse. Le rire des cheveux dénoués résonna de nouveau et la

voix noire hurla, creusant un puits sombre dans le sol : « Je vais te tuer ! » Alors, comme un coup de tonnerre brisant une vitre, on entendit le bruit d'une cruche en faïence tombant sur le sol et déversant tout son contenu qui se répandit tel un liquide épais, lentement, silencieusement, dans le silence, un silence profond, comme celui qui précède les pleurs d'un enfant battu.

Lentement, une tête coupée en deux se dessina sur la vitre, une tête où fleurissaient des boucles ensanglantées, attachées par des rubans. La tache s'agrandissait. De la vitre brisée, de grosses et épaisses gouttes de pluie, tels de petits soldats rigides, se mirent à tomber sur les dalles de la cour. Il planait un immense silence, on aurait dit que toute la maison avait déménagé à la campagne, les fauteuils formaient des cercles silencieux autour des visiteurs de la veille.

La jupe vola de nouveau autour de la tête morte : « Celestina, Celestina ! » et un couteau frappait au rythme d'une corde à sauter.

Les portes s'ouvraient avec de longs gémissements et tous les pieds qui entrèrent se transformèrent en genoux. La verrière où nageaient les jupes enlacées était du vert des flacons d'eau de Cologne. On ne voyait plus de pieds et la jupe noire était devenue une sainte agenouillée et elle s'inclinait plus que n'importe quelle autre sur le verre.

Celestina chantait *Les Cloches de Corneville* en courant avec Leonor derrière les arbres de la place, tout autour de la statue de San Martín. Elle avait un costume marin et une peur horrible de mourir en traversant les rues.

## L'ESPOIR À FLORES

Un, deux, trois, quatre, cinq, il était déjà fort tard. La lampe à pétrole faisait taire la nuit, l'apaisant comme une mère apaise un enfant qui ne veut pas s'endormir, et Esperanza était encore éveillée à minuit, après avoir passé la journée à somnoler dans quelque recoin de la maison. Un, deux, trois, quatre, cinq étaient les chevaux noirs tirant le corbillard qui avait emporté son mari, recouvert de fleurs, au cimetière de Chacarita, et depuis lors, il y avait beaucoup de visiteurs à la maison. Un dimanche, ses amies avaient voulu l'emmener se promener car elle était toute pâle. Une, deux, trois fois, Esperanza s'était fait prier, puis elle avait fini par aller jusqu'à la place de Flores et elle s'était assise sur un banc avec deux voisines, les sœurs de l'épicier. Un, deux, trois, quatre, cinq, un homme derrière un arbre déboutonnait son pantalon et Esperanza regardait le ciel à travers les branches. « Esperanza, tu ne peux pas continuer comme ça. Esperanza, tu ne peux pas continuer comme ça, tu vas tomber malade. Il faut accepter le destin », lui disaient ses amies.

Un, deux, trois, quelqu'un frappait à la porte d'entrée. Esperanza était plongée dans le point jersey de son tricot et dit : « Qui est-ce ? » Florián entra lentement, les yeux ensommeillés : « Florián, à cette heure-ci ? » Florián dormait dans le

lit de sa sœur depuis moins d'une demi-heure lorsque sa mère l'avait réveillé et tiré hors du lit : il y avait des visiteurs et il n'y avait pas assez de lits. Sauf le dimanche et les jours fériés, c'était toujours la nuit que les visiteurs arrivaient : à cette heure-là, la radio diffusait une musique qui devait les attirer.

Esperanza ne connaissait que Florián dans cette maison. Les commérages des voisins concernaient les sœurs et les mères, qui avaient toutes des permanentes (indéfrisable ou permanente plus légère ? une discussion sérieuse s'était engagée entre les sœurs de l'épicier), qui avaient toutes les ongles vernis et qui ne payaient pas le boulanger. Florián faisait l'école buissonnière et mendiait dans la rue en louchant d'un œil vers l'extérieur. Mais le plus souvent, il gagnait davantage avec son vrai visage d'ange qu'avec son œil inutile. Esperanza ne connaissait pas cette supercherie, elle croyait à la vertu bleue des yeux de Florián, à ses dix ans, à sa timidité, à sa voix geignarde, entraînée à demander l'aumône. Elle n'aurait certainement pas reconnu la souffrance ou la faim d'un garçon qui faisait l'école buissonnière pour demander l'aumône en feignant d'être borgne. Elle aurait vu ce garçon réduit en charpie sous un bus, mourir de faim au coin d'une rue, se suicider avec un couteau de cuisine sale, elle n'aurait pas bougé pour tenter de le sauver. Seule la vertu innocente des yeux de Florián, comme ceux de l'Enfant Jésus, avait conquis son cœur, au point de le faire parfois asseoir sur ses pauvres jupes à minuit quand elle était seule. Croyant alors le sauver de sa famille, elle lui apprenait des prières inscrites au dos des images saintes et associées à vingt, quarante, cinquante jours d'indulgences.

Le sommeil apposait ses saintes mains sur les yeux de Florián, tandis qu'il racontait tout le travail qu'il avait accompli dans la maison ce jour-là. Il avait aidé Leonor à balayer la chambre. Leonor avait dû repasser une nouvelle chemise

de nuit, elle avait dû disposer les fleurs en papier dans le vase de sa chambre sur un napperon en macramé. Et lui avait dû nettoyer les toilettes, il avait dû éplucher les pommes de terre, nettoyer tous les légumes pour le déjeuner.

« Pauvre petit ange ! » disait Esperanza en soupirant. Après cela il était arrivé en retard à l'école à cause de sa sœur ; la maîtresse l'avait frappé avec un martinet qu'elle cachait dans un tiroir de son bureau. Elle lui avait dit qu'elle n'admettait aucun bon à rien à l'école, aucun crève-la-faim, aucun fils de pute. Esperanza leva ses amples bras, tout tremblants d'horreur : « Est-il possible que la maîtresse t'ait dit des choses pareilles ? » Florián, martyr de son rêve, hochait la tête, faisant signe que oui.

Le jour semblait loin à présent, et il se souvenait qu'il avait parcouru les rues les plus animées en se torturant les yeux sans obtenir la moindre aumône, et que lorsqu'il était rentré chez lui avec son visage de tous les jours, sans faire le moindre effort pour émouvoir qui que ce fût, une jeune femme lui avait donné un peso en pièces de monnaie et lui avait demandé son nom. Il avait dépensé ce peso en allant au cinéma, en s'achetant des petits gâteaux et pour payer le tramway ; il ne voulait pas rentrer chez lui avec un seul sou en poche. Ses sœurs le lui voleraient, elles qui gagnaient au moins quatre pesos par jour. Évidemment, il ne pouvait pas raconter tout cela à Esperanza, ni lui dire qu'il avait pissé sur une voiture neuve et qu'il avait déchiré le chemisier de sa sœur. « Fils de pute », lui avait dit le fils du marchand de fruits, « Ta mère ne me paye pas mais moi je la paye. Elle va devoir me payer la vitre de la vitrine que tu as cassée, sinon je vous emmène tous au commissariat. » Mais le lendemain, Valentini, le marchand de fruits, viendrait à la maison comme d'habitude, distribuant sourires et chocolats avec des vers

de mirliton, et en entrant dans la chambre de sa sœur, il lui tapoterait le visage en disant : « Vilaine, vilaine. » Valentini oubliait tout quand il était avec les sœurs de Florián ; quand il arrivait dans cette maison, il n'avait même pas l'air d'un parent éloigné de Valentini, le marchand de fruits au tablier blanc qui proposait sa marchandise de l'autre côté de la vitrine. Quelle qualité extraordinaire avaient donc ses sœurs ?

Esperanza rangea son tricot dans un panier. Il restait un, deux, trois, quatre, cinq points pour terminer son rang, et cela allait l'empêcher de dormir. Elle reprit le tricot. Il restait un, deux, trois, quatre, cinq ans pour finir de rembourser les mensualités de la maison. En attendant, elle vendrait ses tricots, c'était une façon honnête de gagner sa vie, pas comme ces mauvaises femmes, ces femmes de la rue.

Sans s'en rendre compte, elle parlait à voix haute. Florián, qui titubait de sommeil, se dirigeait silencieusement en direction du lit de sa sœur en espérant y trouver une place pour lui.

« Mon petit, il est temps d'aller dormir. » Esperanza se retourna et se retrouva seule devant la lampe à pétrole. On n'entendait que le chant de la lumière qui lui intimait doucement de se taire.

## LA ROBE VERT OLIVE

Les vitrines venaient à sa rencontre. Ce matin-là, elle n'était sortie que pour faire des courses. Miss Hilton rougissait facilement, elle avait une peau transparente de papier ciré, comme celui des paquets où l'on voit tout ce qui est emballé ; mais au milieu de ces transparences, derrière les ramifications des veines qui poussaient comme un petit arbre sur son front, il y avait de très fines couches de mystère. Elle était sans âge et l'on croyait apercevoir en elle une expression de l'enfance, en même temps que s'accroissaient les rides les plus profondes de son visage et la blancheur de ses tresses. À d'autres moments, on croyait saisir en elle la fraîcheur d'une jeune fille et des cheveux très blonds, à l'instant même où les signes intermittents de la vieillesse s'accroissaient.

Elle avait fait le tour du monde en cargo, au milieu de marins et enveloppée de fumée noire. Elle connaissait l'Amérique et une grande partie de l'Orient. Elle rêvait de retourner à Ceylan. Elle y avait rencontré un Indien qui vivait dans un jardin entouré de serpents. Miss Hilton se baignait dans un long costume de bain qui gonflait comme un ballon au clair de lune, dans une mer tiède où l'on cherchait sans cesse l'eau sans jamais la trouver, car elle était à la même température que l'air. Elle avait acheté un grand chapeau de paille sur lequel

était peint un paon dont les ailes retombaient en vagues sur son visage pensif. On lui avait offert des pierres précieuses et des bracelets, on lui avait offert des châles et des serpents empaillés, des oiseaux pleins de mites qu'elle conservait au fond d'une malle dans la maison où elle logeait. Toute sa vie était enfermée dans cette malle, une vie consacrée à réunir de modestes curiosités au fil de ses voyages, pour ensuite, dans un moment de suprême intimité qui la rapprochait soudain des êtres, pouvoir ouvrir la malle et dévoiler ses souvenirs un par un. Elle retournait alors se baigner sur les plages chaudes de Ceylan, recommençait à voyager à travers la Chine, où un Chinois avait menacé de la tuer si elle ne l'épousait pas. Elle reprenait ses voyages en Espagne où elle s'évanouissait lors des corridas, sous les ailes de paon de son chapeau qui tremblait, annonçant son évanouissement à l'avance, comme un thermomètre. Elle parcourait à nouveau l'Italie. À Venise, elle était la dame de compagnie d'une Argentine. Elle avait dormi dans une chambre, au plafond peint où une bergère vêtue de rose, une faucille à la main, se reposait sur un carré d'herbe. Elle avait visité tous les musées. Aux canaux, elle préférait les rues étroites de Venise, comme les allées des cimetières, où ses jambes pouvaient courir et ne s'engourdisaient pas comme dans les gondoles.

Elle se retrouva dans la mercerie appelée L'Ancre, en train d'acheter des épingles à cheveux et des peignes pour faire tenir ses fines et longues tresses enroulées autour de sa tête. Elle aimait les vitrines des merceries à cause du petit air comestible des rangées de boutons caramélisés, des boîtes à couture en forme de bonbonnière garnies de dentelle en papier. Les épingles à cheveux devaient être dorées. Sa dernière disciple, qui avait la manie des coiffures, l'avait suppliée de se laisser coiffer un jour où se remettant à peine d'un rhume, elle n'avait

pas encore le droit de sortir se promener. Miss Hilton avait accepté car il n'y avait personne dans la maison : elle s'était donc laissé coiffer par son élève de quatorze ans, et depuis lors elle avait adopté cette coiffure composée de tresses qui, vue de face et à ses propres yeux, lui faisait une tête grecque, mais qui, vue de dos et aux yeux des autres, offrait un fouillis de cheveux défaits qui pleuvaient sur une nuque ridée. Depuis ce jour, plusieurs peintres l'avaient regardée avec insistance, et l'un d'eux lui avait demandé la permission de faire son portrait du fait de son extraordinaire ressemblance avec Miss Edith Cavell. Les jours où elle allait poser pour le peintre, Miss Hilton s'habillait d'une robe de velours vert olive aussi épais que le tissu d'un prie-Dieu ancien. L'atelier du peintre était embrumé par la fumée, mais le chapeau de paille de Miss Hilton l'emmenait vers de lointaines contrées ensoleillées, près des faubourgs de Bombay.

Sur les murs étaient accrochés des tableaux de femmes nues, mais pour sa part, elle aimait les paysages avec des couchers de soleil ; un après-midi, elle emmena son élève car elle voulait lui montrer un tableau représentant un troupeau de moutons sous un arbre doré au coucher du soleil. Miss Hilton cherchait désespérément le paysage, tandis qu'elles attendaient le peintre toutes les deux. Il n'y avait pas de paysage : tous les tableaux étaient devenus des femmes nues, et la belle coiffure faite de tresses était à présent celle d'une femme nue sur un tableau fraîchement peint, posé sur un chevalet. Devant son élève, Miss Hilton posa ce jour-là, plus raide que jamais, adossée contre la fenêtre, drapée dans sa robe de velours.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se rendit chez son élève, il n'y avait personne ; sur la table de la salle d'étude, une enveloppe l'attendait avec l'argent correspondant au demi mois qui lui était dû et une petite carte qui disait en grosses

lettres indignées, tracées par la maîtresse de maison : « Nous ne voulons pas de professeures ayant si peu de pudeur. » Miss Hilton ne comprit pas bien le sens de la phrase, le mot pudeur flottait dans sa tête, vêtu de velours vert olive. Elle sentit monter en elle une femme trop facilement fatale et elle sortit de la maison le visage brûlant, comme si elle venait de disputer un match de tennis.

Lorsqu'elle ouvrit son sac pour payer les épingles à cheveux, elle trouva la petite carte insultante qui émergeait encore au milieu des autres papiers et elle la regarda furtivement comme s'il s'agissait d'une photographie pornographique.

## LE REFUGE

L'estancia Le Refuge se trouvait à quatre heures de train, à l'ouest de Buenos Aires. La campagne était si plate qu'à l'horizon, au-dessus du ciel, des quatre côtés, se dessinait une sorte de bassin. Il y avait plusieurs collines de lilas de Perse, couleur prune en été et or en automne ; il y avait un lac au-dessus duquel flottaient les cris d'étranges oiseaux ; il y avait des massifs de casuarinas qui semblaient débarquer d'un voyage en train et dont les feuilles, en forme d'aiguilles, rece-laient pourtant en elles une sonorité très pure, comme lavée par la mer ; il y avait bien sûr l'inévitable allée d'eucalyptus qui menait à la maison. Dans cette maison, il n'y avait qu'un seul côté d'où l'on ne voyait pas l'horizon, mais ce n'était ni du côté où le soleil se couchait ni du côté où il se levait. Tout autour de la demeure se trouvait une galerie vitrée où les flam-boyants couchers de soleil se reflétaient et où l'on entendait les mugissements de l'hacienda qui s'étiraient.

Venancio Medina était arrivé à l'estancia par une mati-née radieuse, dans un fourgon que lui avait prêté l'épicier, il transportait une malle cassée, une armoire sans miroir, quatre ballots de vêtements, un petit chien blanc tout frisé, sa femme et ses deux filles. On lui avait indiqué la petite maison blanche de deux pièces où lui et sa famille allaient vivre. Venancio

Medina avait immédiatement examiné la galerie vitrée de la grande maison, où les propriétaires de la maison étaient assis en demi-cercle. Il y avait là une demi-douzaine d'enfants. La famille était composée de plusieurs familles réunies et Venancio avait d'abord pensé que la plupart était des visiteurs.

La famille, comme figée dans les phases progressives du sommeil, sembla s'émeouvoir à la vue de Venancio Medina descendant du fourgon avec sa plus jeune fille dans les bras. Plus qu'à une fillette, elle ressemblait à un petit singe vêtu de rouge. Aussitôt, une partie de la famille figée se mit à courir pour aller chercher la fillette. Venancio Medina sentit sur son bras la jupe mouillée de sa fille qui venait de faire pipi, mais il ne put soustraire l'enfant aux mains qui l'emmenaient vers la salle à manger de leur maison où on la plaça sur la table comme un dessert tout en contemplant ses pleurs inarticulés. Venancio regardait tout cela depuis la porte, absorbé par ce spectacle, et le prénom de sa fille virevoltait dans la maison, un peu comme le nom du petit chien frisé chez lui.

Cela s'était passé il y a déjà plus de dix ans. Venancio était entré à l'estancia en tant que gardien, mais ses multiples activités l'avaient amené à servir à table quand les domestiques s'absentaient de la maison, ou même à remplacer le jardinier quand celui-ci était absent. Ce ne fut que plus tard qu'il choisit finalement le poste de cocher. Il était évident qu'il était né pour être cocher, avec ses grosses moustaches et son inimitable claquement de langue contre le palais qui faisait trotter n'importe quel cheval dans la boue la plus épaisse. Les enfants, assis sur les sièges du break, essayaient d'imiter ce bruit extraordinaire et magique, bien supérieur au coup de fouet pour mettre en mouvement la croupe des chevaux.

Pendant ce temps, la femme de Venancio s'occupait de la maison ; elle travaillait pour deux, toujours en train de gronder

et de frapper ses filles ; c'était une acharnée de travail et sa tête était prête à se cacher à l'intérieur de son corps comme la tête d'une tortue dès que quelqu'un s'approchait d'elle.

Ses deux filles grandissaient et étaient aussi paresseuses et indolentes que des fleurs de serre. Les autres enfants les appelaient toujours pour venir jouer dans le jardin, juste au moment où leur mère les poursuivait avec un balai pour qu'elles viennent faire le ménage. Libia et Candida s'enfuyaient alors en riant aux éclats au milieu des arbres, là où les attendaient, au milieu de nuées de moustiques, les étonnantes confidences de cette famille d'enfants de tous âges et tous sexes. Elles étaient devenues indispensables. Si Libia et Candida n'étaient pas là, il n'y aurait pas assez d'arbres pour jouer aux quatre coins ; si Libia et Candida n'étaient pas là il n'y aurait pas assez de gendarmes pour jouer aux gendarmes et aux voleurs ; si Libia et Candida n'étaient pas là, on ne serait pas assez nombreux pour jouer aux portraits chinois. Et tout au long de la journée, elles jouaient, échappant aux siestes dans les chambres assoupies. Elles ressentaient un plaisir délicieux qui les arrachait à leurs parents. Elles étaient témoins des haines mortelles qui divisaient les enfants en bandes qui s'insultaient d'un bout à l'autre du parc, installées sur les bancs avec un air songeur (parfois, les noms d'animaux ne leur suffisaient pas pour s'insulter et ils devaient avoir recours au dictionnaire).

Libia et Candida avaient des missels remplis des portraits de leurs amies. Elles regrettaient terriblement de ne pouvoir préférer aucune d'entre elles, de peur que les autres leur en veuillent. Elles passaient les hivers dans l'estancia vide, attendant les lettres promises qui n'arrivaient jamais. Et au fur et à mesure qu'elles grandissaient, l'affection, couleur du soleil qui les unissait l'été, diminuait peu à peu autour

d'elles. Les robes qu'on leur offrait devenaient trop justes, il n'y avait pas d'ourlets à défaire, pas de manches à défaire. Libia et Candida se glissaient dans la grande maison comme des voleuses, lorsque la famille était absente, pour se regarder dans les grands miroirs. Chez elles, elles ne pouvaient se voir que dans un miroir cassé, avec un œil de travers et la bouche gonflée, et leur robe restait toujours dans l'ombre ; mais dans la grande maison, elles ouvraient les volets et se tenaient en adoration devant elles-mêmes, elles avaient l'impression de voir les filles de la maison dans ces miroirs.

Candida, un jour, s'approcha si près du miroir qu'elle finit par se donner un baiser, mais lorsqu'elle rencontra la surface lisse et glacée que les baisers ne peuvent franchir, elle prit conscience que ses amies l'abandonnaient de la même manière. L'affection qu'elles lui témoignaient auparavant, parfois sous la forme d'une carte postale, se manifestait désormais à travers l'envoi d'une robe et un sourire glacé lorsqu'elles étaient ensemble. Il n'y avait plus de mots, plus de gestes, si ce n'est l'étreinte des manches vides des robes emballées qu'elles envoyaient en cadeau. Candida se mit à fuir son image et dans le mouvement pathétique de sa fuite, qui lui faisait encore regarder le miroir, elle crut entrevoir une lointaine parenté avec une star de cinéma qu'elle avait vue un jour dans un film où l'héroïne s'enfuyait de chez elle.

L'été arrivait, l'hiver arrivait et l'été revenait. Elles étaient grandes désormais ; les propriétaires de l'estancia ne les appelaient plus guère que le dimanche pour les emmener à la messe. La haine du père satisfait et de la mère furieuse grandissait en elles. Venancio Medina se prenait de plus en plus pour le propriétaire de l'estancia. Lorsqu'il allait chercher ses visiteurs à la gare, il hochait la tête en entendant les

exclamations admiratives des voyageurs et il disait modestement : « Ce n'est pas si joli que ça, ce n'est pas joli du tout, il y a d'autres estancias bien plus jolies ! »

Les filles de Venancio pensaient qu'aucune estancia ne pouvait être jolie, elles détestaient le chant paisible des tourterelles à midi, elles détestaient les couchers de soleil qui laissaient comme des taches de fruits très sales dans le ciel, elles détestaient, par-dessus toutes les horreurs humaines, le silence. Libia épousa le premier homme qui lui proposa de l'emmener vivre près du macadam. Ils dépensèrent toutes leurs économies dans des meubles qui ne rentraient pas dans la maison trop petite. Elle vécut ainsi dans un amoncellement de nouveau-nés, de meubles sales, de tapis brodés et de coussins où elle n'avait jamais le temps de s'asseoir pour se reposer.

Le même jour, sans dire au revoir à ses parents, Candida prit un train pour Buenos Aires avec un baluchon de robes et les manches vides de ses amies.

## LE CHEVAL MORT

Elles avaient l'impression que leurs cœurs étaient parcourus de nervures comme les feuilles de leur livre de sciences naturelles, à la fois toutes semblables et pourtant différentes. Elles couraient toutes les trois au fond du jardin ; l'après-midi, leurs cheveux s'étaient dénoués, formant des vagues qui se soulevaient dans leur dos ; elles couraient jusqu'au grillage qui surplombait le chemin de terre. De temps en temps, on sentait l'haleine chaude du train qui passait, ce qui provoquait la nostalgie d'un voyage et du bonheur suprême de se trouver dans la couchette du haut, dans une cabine pleine de valises et aux vitres qui tremblaient.

À l'ombre des balançoires délaissées et agitées par le vent, tous les jours, à cinq heures de l'après-midi, elles voyaient passer, à cheval, un garçon qui était pieds nus. Depuis le jour où elles avaient vu ce cheval noir avec un garçon dessus, une présence miraculeuse les avait réunies et elles virevoltaient ensemble à travers tout le jardin. Auparavant, elles n'avaient jamais pu être amies toutes les trois en même temps, il y avait toujours l'une des deux sœurs qui était toute seule, le visage tourmenté, tandis que l'autre s'en allait bras dessus, bras dessous avec son amie. À présent, elles étaient toujours toutes les trois, du matin au soir. Miss Harrington n'avait plus aucun

pouvoir sur elles ; il était inutile qu'elle avale l'étendue du jardin de ses pas gigantesques, qu'elle les appelle d'une voix trop faible. La nuit, dans sa chambre, la pauvre Miss Harrington versait des larmes inaudibles. Elle était arrivée dans cette maison un soir de Noël. Les garçons avaient dissimulé leurs fous rires derrière la porte en la voyant arriver. Les grands pas de ses jambes récalcitrantes lui donnaient l'air d'une gouvernante insensible et sévère. À ce moment-là, Miss Harrington s'était sentie plus jeune que ses élèves : elle ne connaissait rien à la géographie, elle ne se souvenait pas d'un seul événement historique ; impuissante quant à la longueur de ses pas, elle avait gravi les marches d'un interminable calvaire qui l'avait conduite dans la chambre de la maîtresse de maison.

Elle était dans la maison depuis quatre ans et vivait là, récupérant les naufragés des combats. À présent, il n'y avait plus de bagarres pour la préserver de sa solitude : les garçons étaient à l'école cette année-là, les trois filles étaient trop proches les unes des autres pour répondre à un appel. La maisonnée était émerveillée par ce triptyque toujours enlacé qui, auparavant, passait son temps à se griffer et à se tirer les cheveux. Elles étaient si tranquilles qu'on aurait dit qu'elles posaient pour un photographe invisible ; elles sentaient qu'elles grandissaient, l'une en était attristée, les deux autres aimaient ça. C'est pourquoi elles étaient parfois attentives et muettes, comme si on les coiffait pour aller à une fête.

À cinq heures de l'après-midi, le fils du garde-barrière passait à cheval sur le chemin de terre et l'envie de le voir les faisait courir jusqu'à la clôture grillagée. Elles lui offraient des pièces et des timbres, mais le garçon leur disait des choses atroces.

Le soir, avant de s'endormir, elles reprenaient toutes les trois les mots qu'il leur avait dits, elles les répétaient mille fois,

craignant d'en avoir oublié quelques-uns au cours de la journée, et elles s'endormaient tard.

Un jour où il y avait eu de la tourte aux épinards au déjeuner et où le thermomètre du hall d'entrée affichait trente degrés – les ombres des arbres vacillaient à peine à cinq heures de l'après-midi – le cheval ne galopait plus sur la route : il agonisait sur le sol et le garçon le frappait à coups de cravache, par ses cris et ses regards aussi. Le cheval ne bougeait plus, ses yeux étaient grand ouverts, le ciel y pénétrait et les coups s'arrêtèrent. Il gisait sur le sol, comme un banal morceau de charbon.

Et plus tard, la nuit se levait, emplissant le jardin de l'odeur des chevaux morts. Les moustiquaires voletaient dans toute la maison.

Le chant des grillons était si compact qu'on ne l'entendait pas. L'une des deux sœurs marchait toute seule.

Miss Harrington, qui recueillait des données historiques, sourit par-dessus son livre en les voyant arriver.